

# LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE A OYONNAX (2013). UN RITUEL ENTRE DEUX GUERRES.

Par Anne-Sophie ANGLARET

Doctorante en histoire, Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne

En reprenant la tradition gaullienne des « deux anniversaires » pour commémorer, ensemble, 1914 et 1944, François Hollande avait provoqué de vives protestations chez certains historiens et élus locaux particulièrement touchés par l'histoire du premier conflit mondial<sup>1</sup>. Après le lancement officiel du centenaire, le 7 novembre 2013, où il a été également question de 1944, les cérémonies du 11 novembre ont été l'occasion de montrer comment pouvaient s'articuler ces deux « cycles commémoratifs ». Le matin, le président de la République s'est rendu sur les Champs-Élysées pour l'hommage habituel à Georges Clemenceau et au soldat inconnu. L'après-midi, il a assisté à Oyonnax à une reconstitution du défilé réalisé le 11 novembre 1943 par les maquis de l'Ain. Si l'on suit le site internet de l'Élysée, qui relate d'une part la « cérémonie du 95<sup>ème</sup> anniversaire de l'armistice » et d'autre part, le « 70<sup>ème</sup> anniversaire du défilé des résistants », la journée semble découpée nettement entre Première et Deuxième Guerres mondiales. Évidemment, il n'en est rien, car il y a un net déséquilibre entre les deux événements commémorés : le défilé d'Oyonnax ne peut prétendre au même poids historique que l'armistice de 1918 et seul le lien symbolique qu'il permet de tracer entre les deux guerres justifie un déplacement présidentiel<sup>2</sup>.

En fait, la mise en abîme proposée à Oyonnax illustre une caractéristique récurrente du phénomène commémoratif. La commémoration, en tant que lieu d'affirmation d'un message politique ou émotionnel fort, est par définition susceptible de constituer un objet mémoriel par elle-même. Les exemples ne manquent pas, à commencer par le 14 juillet, « date bicéphale »<sup>3</sup> rappelant à la fois la prise de la Bastille et la Fête de la Fédération. De même, la célèbre poignée de mains entre François Mitterrand et Helmut Kohl devant l'ossuaire de Douaumont en 1984 a donné lieu, les années suivantes, à des cérémonies commémoratives<sup>4</sup>. Enfin, Nicolas Sarkozy avait déjà remis à la mode les 11 novembre de la Deuxième Guerre mondiale en déposant une deuxième plaque aux étudiants ayant manifesté en 1940<sup>5</sup>. Cette commémoration « au carré » est ainsi distinguée par son caractère cumulatif. La cérémonie, en rappelant à la fois un événement et l'histoire de sa mémoire, semble se fonder sur une continuité solide et renforcer la cohérence de son message.

D'un point de vue historien, la compréhension de telles commémorations nécessite alors de replacer chacun des éléments historiques dans son contexte et ses enjeux propres. Ainsi, lorsque les maquisards défilent à Oyonnax le 11 novembre 1943, ils ne se contentent pas de braver les autorités allemande et vichyste en reconstituant, à l'identique, les célébrations de l'entre-deux-guerres désormais interdites. Bien au contraire, ils adaptent le rituel afin de le mettre au service des intérêts de la Résistance, comme le montre le récit du chef des maquis de l'Ain et ancien combattant de 14-18 Henri Romans-Petit :

*« Lorsque j'arrive, avec un léger décalage sur l'horaire, en tenue de capitaine aviateur, décorations pendantes – il s'agit de démontrer que les chefs de maquisards sont des officiers pour la plupart – la foule est considérable. Attirée par les bruits les plus fantaisistes elle est venue par curiosité. Lorsque je lance d'une voix forte : « Maquis de l'Ain, à mon commandement », à la stupéfaction la plus profonde succède le délire. Les hommes, les femmes, les enfants, crient : « Vive le Maquis. Vive la France », applaudissent à tout rompre*

*et cela jusqu'au monument aux morts. En tête les clairons puis le drapeau porté par Mulard, avec sa garde d'honneur en gants blancs. Ah ! ces gants auxquels nous tenions tant furent très difficiles à trouver, mais un secrétaire de mairie eut l'idée de s'adresser aux jeunes mariés de sa commune. Je suis entouré de (Belleroche) Jaboulay, en officier aviateur, de (Dunoir) Bonnet, en officier d'état-major, de (Duvernois) Mohler [...]. Derrière nous les sections flanquées de leurs cadres en tenue. Je dépose une gerbe en forme de croix de Lorraine avec la mention « Les Vainqueurs de Demain à ceux de 14-18 ». Je demande une minute de silence. Après la sonnerie aux morts, j'entonne La Marseillaise reprise avec ferveur par toute la foule [...]. »<sup>6</sup>*

Certes, le défilé de 1943 reprend une partie des gestes typiques des commémorations de l'entre-deux-guerres. On retrouve ainsi l'arrivée en cortège au monument aux morts, accompagnée par la musique, puis le dépôt d'une gerbe, la minute de silence et la sonnerie aux morts. Pourtant, cette observance du rituel n'est qu'apparente, car les symboles sont détournés. La gerbe n'est plus un emblème mortuaire, mais une croix de Lorraine, signe de lutte adopté par le général de Gaulle en 1940. De plus, il faut noter que la cérémonie est largement militarisée. Les hommes sont en uniformes (volés aux chantiers de jeunesse) et défilent en soldats, encadrés par des officiers en tenue. Cette visibilité importante des références militaires éloigne le 11 novembre 1943 des traditions de l'entre-deux-guerres. En effet, l'armée tenait alors peu de place dans les manifestations du jour anniversaire de l'armistice. Dans le cadre de cérémonies essentiellement consacrées au souvenir des morts et à l'hommage aux combattants, elle devait, lorsqu'elle était présente, donner simplement plus d'éclat au rituel grâce, par exemple, à la musique militaire. Selon le vœu des anciens combattants, elle ne devait ni défiler ni manifester trop ostensiblement sa présence<sup>7</sup>.

La militarisation de la commémoration est voulue par Henri Romans-Petit, afin de présenter ses hommes comme une armée régulière, alors que la propagande vichyste, notamment par la voix de Philippe Henriot, les décrit comme des terroristes. Or, depuis la défaite de 1940, le régime avait réduit l'anniversaire de l'armistice à une cérémonie de deuil « compassionnelle », souvent couplée avec la fête de la Toussaint<sup>8</sup>. Afin de ne pas heurter l'occupant, qui interdisait toute manifestation publique le 11 novembre, le gouvernement du maréchal Pétain se concentrait sur des cérémonies religieuses et discrètes, sans pavoisement ni festivités. En revanche, les fêtes de la Légion Française des Combattants, supposée réunir les deux générations du feu sous la conduite du maréchal, étaient mises en avant pour légitimer le régime. La spécificité de ce 11 novembre 1943 tient donc dans le défi lancé à l'occupant, mais aussi dans la réponse subtile apportée à Vichy. D'une part, les maquisards donnent à la célébration de l'armistice une dimension de combat qui, évidemment peu présente dans l'entre-deux-guerres, était ouvertement rejetée par Vichy en présence de l'ennemi. D'autre part, en s'identifiant aux anciens de la Grande Guerre par l'inscription « Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18 », les hommes de Romans-Petit reprennent à leur profit l'image de l'ancien combattant, sans cesse mis en avant par Vichy comme une figure d'ordre, garante des intérêts de la France. Gardiens de l'ordre, les résistants peuvent alors légitimement se battre.

Ce recours au souvenir de la Première Guerre mondiale pour résoudre l'ambivalence entre ordre et rébellion trouve d'ailleurs un exemple chez le général de Gaulle lui-même, se présentant comme l'héritier de Clemenceau pour justifier sa volonté de continuer la lutte<sup>9</sup>. La simple reconstitution du défilé qui a eu lieu lundi dernier, reprenant la mise en scène voulue par les résistants, ne met pas forcément à jour la complexité de ces enjeux politiques et symboliques<sup>10</sup>. Surtout, elle rejoue à son tour un aspect militaire et ultra-légitime, d'autant plus mis en avant par les maquisards qu'il était loin d'être une évidence. Or la reconstitution du lundi 11 novembre 2013 n'était pas en marge des cérémonies, mais en leur sein,

constituant ainsi à la fois un spectacle et une partie de la commémoration, puisqu'elle se situait entre le dépôt de gerbe présidentiel et le discours. Son déroulement et sa scénographie témoignaient d'ailleurs de cet entrelacement complexe : un faux maquisard a déposé une gerbe au milieu de véritables porte-drapeaux, avant d'observer une minute de silence pour les morts, minute pendant laquelle toutefois les drapeaux ne se sont pas abaissés, restant extérieurs à la scène. *La Marseillaise* qui a suivi a été reprise en cœur par les acteurs, mais les images télévisées ont également permis d'apercevoir les véritables militaires au garde-à-vous, ainsi qu'une partie du public en train de chanter. Cette position ambiguë de la reconstitution, entre simple représentation et nouvelle façon de commémorer, est bien résumée par l'attitude de François Hollande, qui a opté pour un positionnement mi-acteur, mi-spectateur, en marmonnant ostensiblement l'hymne national.

Partie intégrante de la commémoration, le faux défilé des maquisards transpose donc sur le 11 novembre, de façon générale, une interprétation militaire et patriotique qui s'éloignait en 1943 de la tradition combattante pour répondre à des enjeux spécifiques au contexte. Rétrospectivement, il réécrit l'histoire du rituel, comme en témoigne la phrase du président de la République affirmant qu'Henri Romans-Petit aurait donné à son défilé « les mêmes formes, le même cérémonial, le même sens patriotique qu'au temps de la République ». De là, le glissement entre les motivations supposées des maquisards et celles des poilus est simple : « pourquoi se sont-ils battus ? », a enchaîné François Hollande. « Les poilus de 14, les héros anonymes des tranchées, les femmes qui étaient à l'arrière et qui faisaient vivre le pays. Pourquoi se sont-ils battus, les Français libres ? Les maquisards ? Les résistants ! »<sup>11</sup>. Ce tracé d'une équivalence entre les différentes générations de combattants peut donner lieu à deux interprétations opposées : François Hollande replace peut-être la Deuxième Guerre mondiale dans l'ombre, plus consensuelle, de la Première<sup>12</sup>, mais il semble également qu'il cherche à plaquer sur les combattants de la Grande Guerre un combat résistant qui nous semble, aujourd'hui, avoir davantage de sens. En effet, au-delà de la diversité des motivations dans la résistance, qui remettrait en cause la légitimité du combat contre le nazisme ? Le bien-fondé de l'épreuve de 1914 est plus problématique et l'unanimité autour de la figure du poilu cache, au final, la diversité des interprétations auxquelles elle donne lieu, et qui est permise par sa « plasticité mémorielle », entre victimisation et héroïsation<sup>13</sup>. Ainsi, la présence aujourd'hui de la mémoire de la Grande Guerre semble due justement à sa complexité. Cela garantit son succès dans la société et son intérêt pour les historiens, mais les multiples interprétations ne facilitent pas l'élaboration d'un message clair et rassembleur pour l'État. Or, celui-ci, s'étant emparé du centenaire par l'annonce de grandes commémorations commençant dès 2013, ne peut plus se dispenser de lui donner un sens. Le 7 novembre, le président de la République a concentré son message autour de la paix, de la victoire de la République et de l'union nationale. On pourra objecter que la célébration de la paix n'entraîne pas la commémoration du début des combats, qu'il en est de même pour la victoire, dont le rappel nécessite d'ailleurs de nommer l'ennemi combattu. Quant à l'union nationale, la notion est un peu vague : si les significations données à la Grande Guerre sont multiples, autour de quoi faudrait-il se réunir ? Ici, la mise en abîme commémorative trouve peut-être son utilité dans le flou qu'elle permet, car au loin, derrière 1943, on ne voit plus très bien 14-18.

<sup>1</sup>Voir par exemple : [http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/10/26/grande-guerre-et-liberation-en-2014-le-choc-des-memoires\\_1781550\\_823448.html](http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/10/26/grande-guerre-et-liberation-en-2014-le-choc-des-memoires_1781550_823448.html)

<sup>2</sup>On pourra remarquer que François Mitterrand s'était déjà rendu à Oyonnax en 1983, mais cela lui permettait de mettre en avant son propre engagement dans la résistance et répondait donc à des objectifs tout à fait différents.

[3](#)Christian Amalvi, « Le 14-Juillet », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t.1 : *La République*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1997, p.387

[4](#)Au regret de certains combattants, qui y voyaient une concurrence. Voir *Le Combattant de Verdun*, 2<sup>ème</sup> trimestre 1989.

[5](#)Il en existait déjà une, déposée par René Coty.

<sup>6</sup>Henri Romans-Petit, *Les maquis de l'Ain*, Paris, Hachette, coll. La libération de la France, 1974, p.34. Sur le déroulement du défilé, on peut consulter également le film qui a été tourné par les maquisards (<http://www.maquisdelain.org/index.php?r=article&id=9>) et le récit qui en est fait dans le numéro de décembre 1943 du journal *Bir Hakeim* (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8848085/f2.image.r=Bir%20Hakeim.langFR>).

7 Sur tout le rituel du 11 novembre dans l'entre-deux-guerres, voir Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, vol. 3 : *Mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, p.52 à 75.

8 Voir Rémi Dalisson, *Les fêtes du maréchal : propagande festive et imaginaire dans la France de Vichy*, Paris, Tallandier, 2008, notamment p.138.

9 Matthias Waechter, « De Gaulles 30jähriger Krieg, die Resistance und die Erinnerung an 1918 », in Jost Dülffer et Gerd Krumeich (dir.), *Der Verlorene Frieden*, Essen, Klartext, 2002, p.51 à 60.

10 En ce sens, la fiction me semble plus éloquente que la reconstitution, et les épisodes de la saison 5 de l'excellente série *Un village français*, qui reprennent très librement l'histoire du 11 novembre 1943, replacent l'événement dans les problématiques et les incertitudes qui lui sont contemporaines.

11 Ces citations sont issues du discours présidentiel disponible sur <http://www.elysee.fr/chronologie/#e4853,2013-11-11,deplacement-a-oyonnax-a-l-occasion-du-70eme-anniversaire-du-defile-des-resistants>

12 Ainsi que le suggérait Élise Julien à *C Dans l'air*, sur France 5, le 11 novembre 2013.

13 Voir Nicolas Offenstadt, *14-18 aujourd'hui : la Grande Guerre dans la France contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2010.